

L'ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

par
Alexandre A. Svetchine

TOME I

Chapitre Un

Phalange grecque.

Alexandre le Grand

Le féodalisme exclut la possibilité d'une formation fermée. Dès les premières étapes de l'histoire militaire que nous pouvons retracer, nous rencontrons les Grecs qui agissent avec leurs forces principales sous la forme d'une phalange. D'après l'origine philologique du mot phalange, celui-ci signifie ensemble, monolithe, arbre. En termes militaires, la phalange est avant tout un ensemble tactique, un monolithe tactique, dans lequel il n'y a pas de volonté individuelle, mais une volonté collective ; la phalange apparaît comme un organisme tactique, dont le but est de broyer en poussière ce qui s'y oppose.

La différence entre la méthode de combat en phalange et les méthodes des barbares est soulignée même pas Thucydide : seuls l'apparence des barbares, leur nombre, leur cri belliqueux, l'inclinaison de leurs armes sont effrayants. Mais au corps à corps ils se tiennent peu, car ils ne tiennent pas leurs places dans les rangs et les files et ne voient rien de honteux à ce qu'ils se dérobent de leur place. Mais comme il est laissé à la discrétion de chacun de se battre ou de se retirer, les motifs ne manquent pas pour se dérober à la mêlée. Les barbares préfèrent donc menacer de loin et n'aiment pas le corps à corps. La force de la phalange tient précisément à ce qu'elle prive le combattant de cette initiative et l'oblige à se heurter à un mur.

Pour pouvoir former une phalange qui absorberait en elle les personnalités et les volontés individuelles, certaines conditions préalables sont nécessaires en ce qui concerne le développement politique, économique et social du peuple. Les tribus barbares, qui ne sont pas encore sorties de la vie clanique, et leur énergie barbare dans l'attaque culminera sous la forme de frappes en foules séparées, chacune représentant les hommes d'un clan ou d'un village distinct. Lorsque la civilisation décompose la vie tribale, mais que l'État reste dans les formes non centralisées du système féodal, lorsque, avec la domination de l'économie de subsistance et la faiblesse du contrôle, de l'échange et de l'économie monétaire, les impôts en nature ne peuvent être recherchés et absorbés que localement, et que le pouvoir est fragmenté, alors un tel état se rencontre avec le développement extrême de l'individualisme dans les affaires militaires, si caractéristique de la tactique chevaleresque. Un seigneur féodal fier, habitué à régner sans distinction dans son district, toujours soucieux de ses privilèges, ne pouvait être contraint par un État féodal faible à abandonner sa personnalité distincte et à se dissoudre dans une phalange. En 1509, lors du siège de Padoue, les Landsknechts acceptent de marcher à l'assaut à condition que les nobles participent à l'attaque, sur un pied d'égalité avec eux. Alors le représentant le plus autorisé de la noblesse française, « chevalier sans peur et sans reproche », Bayard, s'indigne : « Faut-il aller à la bataille à côté des tailleurs et des cordonniers ? » Les chevaliers allemands le rejoignent et le haut commandement doit lever le siège.

Au cours de la période préhistorique, la Grèce a connu un système féodal. A l'orée des XV^e et XIV^e siècles avant J.C. commence l'attaque des Achéens sur les États de culture crétoise, qui se solde par un succès ; au XII^e siècle – sur l'Égypte de la 20^e Dynastie, difficilement repoussée ; au XI^e siècle s'organise la campagne des Achéens sur Troie, puis apparaissent dans certains États orientaux des cohortes de Grecs mercenaires, qui jouent le rôle des Vikings de leur époque. Bien que certaines sources utilisent le mot phalange pour désigner les cohortes grecques de l'époque, il semble qu'il s'agisse de l'application d'un concept apparu plus tard, en relation avec l'organisation militaire, qui avait un caractère complètement différent. L'*Illiade* d'Homère nous donne une image fidèle du mode de combat dans la Grèce féodale. Une administration centrale extrêmement faible,

qui a plus à cajoler qu'à ordonner, qui se laisse critiquer et ridiculiser parfois même par les combattants les plus courageux ; une armée crierde et arbitraire ; une bataille à laquelle les masses ne participent que faiblement et qui se décide par un duel de chevaliers, les héros des deux camps – voilà ce qui caractérise l'art militaire de la Grèce préhistorique. La « phalange » homérique est l'arrière-plan sur lequel les actions des héros n'apparaissent que plus clairement ; la phalange homérique, ce sont des dizaines et des centaines d'hommes qui fuient sous les assauts d'Achille et d'Hector.

Cette supériorité du combattant solitaire sur la masse nous paraît, à y regarder de plus près, peu fabuleuse. Le héros est un homme d'une grande force, de corps et d'esprit, développé dès sa jeunesse par une éducation appropriée, doté d'une solide réputation qui fait que le commun des mortels, chacun de son côté, se sent tout petit et impuissant face à lui, doté d'une armure coûteuse, brillante et extrêmement rare qui le rend invulnérable face aux lances et aux épées du commun des mortels qui se plient et se brisent et qui sont faites d'un métal si mauvais qu'elles doivent être réparées presque après chaque coup, le héros apparaît dans un char décoré armé de son épée ou de son glaive. Si le simple soldat n'est pas sûr de l'appui de ses voisins, il n'a, devant le héros, qu'une pensée, c'est que celui qui s'enfuira le dernier sera rattrapé et tué par le héros, et, ce peur d'être le dernier, chacun recule d'avance, et la masse s'enfuit. Le secret de la réussite du héros réside dans le manque de cohésion des masses, qui laisse la place à l'instinct de conservation des individus. Achille dispersant cinquante justiciers grecs est un héros, mais Achille qui, seul, se serait élancé contre un peloton de cuirassiers, aurait été un imbécile. Nous ne connaissons pas le processus qui a rééduqué les escouades de héros homériques en phalanges historiques de Sparte et d'Athènes. Mais il est clair pour nous que le développement de la vie urbaine, les relations commerciales vivantes, les échanges monétaires, la destruction du pouvoir féodal dans les localités, le culte de l'État, qui humilie et soumet les individus et leurs intérêts, toute cette nouvelle culture créée sur les rives de la mer Égée, a favorisé le développement des masses et conditionné la diffusion rapide de la forme tactique, qui permettait aux masses de jouer sur les champs de bataille non pas un rôle impuissant, mais une position de commandement. Cette forme tactique était la formation fermée, la phalange.

Si l'historien établit une correspondance entre l'économie de subsistance, le système féodal et les débuts irréguliers de la tactique, où chaque combattant individuel dispose d'un large champ pour la manifestation de sa personnalité, et que, d'autre part, l'économie monétaire et l'établissement du système républicain de l'État s'opposent au système fermé, alors encore, apparemment, ce serait une erreur d'imaginer le cours du processus historique de telle sorte que chaque conquête de la démocratie – politique et économique – correspondrait à une poussée sur le chemin de la transition vers les Athéniens. Au contraire, il ne fait aucun doute que la phalange est apparue à l'origine chez les Doriens (Spartiates), qui étaient incomparablement moins démocratiques et moins développés économiquement que les Athéniens. Les nouvelles inventions dans l'histoire n'appartiennent pas toujours aux éléments avancés. Dans l'histoire de l'art militaire, le passage du Moyen Âge à l'Époque moderne est marqué par la renaissance de l'infanterie, une renaissance dont le principal mérite revient à la Suisse, qui n'était pas à la tête de la culture et de la civilisation européennes. Mais le cours du processus historique fait que les nouvelles formes militaires, correspondant à l'évolution économique et politique, sont assimilées en très peu de temps par toute la famille des peuples cultivés et caractérisent non plus les inventeurs, mais leur époque.

La victoire du simple soldat en formation sur un combattant irrégulier compétent. La phalange comprenait plusieurs rangs (de 6 à 16 ou plus) de combattants étroitement liés, dotés d'une armure et armés d'armes froides – lances et épées. D'un point de vue tactique, la phalange représentait un tout, et ses divisions avaient une valeur exclusivement administrative. Chaque combattant de la phalange pouvait être sûr du soutien de son voisin, car la forme de la formation excluait la possibilité pour un seul combattant de se soustraire à la bataille. Les rangs de devant couvraient les rangs de derrière, et les rangs de derrière excluaient pour les rangs de devant la possibilité de battre en retraite, exerçaient une pression physique sur les rangs de devant et leur apportaient un soutien moral précieux. Dans la phalange, chaque combattant était comme dissous, mais chacun se sentait physiquement et moralement soutenu par l'ensemble de la masse ; cohésion

et proximité renforcées par le mouvement rythmique des pieds au son de la flûte (Sparte) ou des instruments à cordes (Crète) et par le chant de toute la masse d'un hymne militaire. Cette forme tactique présentait le grand avantage que le combat dans les rangs de la phalange ne nécessitait pas un entraînement préalable minutieux de chaque combattant – il suffisait de combattants expérimentés pour encadrer la phalange, et au milieu de celle-ci, on pouvait trouver des citoyens qui, après plusieurs exercices, fusionnaient psychologiquement avec la masse.

Les Grecs de l'Antiquité, qui devaient déplacer des milices urbaines contre la chevalerie guerrière de la Perse, avaient bien compris que la cohésion de la phalange était le secret de sa réussite. Le roi spartiate Domaratus aurait affirmé que « individuellement, un Spartiate peut être inférieur à n'importe quel ennemi. Mais regroupés, les Spartiates sont les meilleurs des mortels. Ils sont libres, mais pas tout à fait. Ils ont leur propre seigneur – la loi, qui leur ordonne de ne pas céder devant la supériorité numérique, mais de parvenir à la victoire ou à la mort ». La même idée de la supériorité des troupes régulières sur les efforts dispersés des plus braves combattants isolés, deux mille ans plus tard, en 1798, se retrouvera chez Bonaparte. Bonaparte s'exprime ainsi lorsqu'il doit diriger le soldat révolutionnaire français contre les chevaliers d'Égypte – les Mamelouks : « deux Mamelouks sont plus forts que trois Français, mais 100 Français ne fuiront pas devant 100 Mamelouks, 300 Français auront la supériorité sur 300 Mamelouks, et 1000 Français battront probablement 1500 Mamelouks. » La régularité de l'ordre, par la cohésion et la fusion en un tout tactique, permet au combattant ordinaire de vaincre le combattant expérimenté. La nécessité de la régularité de l'ordre est soulignée dès Aristote (*Politique*, VI, 13) : « sans ordre tactique, l'infanterie lourdement armée est inutile, et comme dans l'Antiquité elle ne le savait pas et qu'il n'y avait pas d'art, la force de l'armée reposait sur la cavalerie ».

La couverture des flancs par la cavalerie et les hommes d'armes légères. La faiblesse de la phalange réside dans l'extrême unilatéralité de son utilisation. Elle ne pouvait frapper un coup fort que sur un terrain pas trop accidenté, n'était pas capable de combattre avec des armes légères, avait besoin d'avoir ses flancs couverts par de la cavalerie et des armes légères, car, lorsqu'elle était menacée sur le flanc, la phalange, sans perdre sa cohésion tactique, ne pouvait pas continuer à avancer dans la direction choisie et la menace imminente d'un coup l'obligeait à s'arrêter et à se mettre sur la défensive. Et la phalange, qui n'avancait pas, devenait une cible facile pour les archers et les frondeurs ennemis. Par conséquent, les forces principales des Grecs en formation de phalange devaient toujours être complétées par de la cavalerie et des hommes légèrement armés qui garantiraient leurs flancs.

Le cavalier et le fantassin léger, qui sont les branches naturelles de l'armée dans l'État féodal, exigent un entraînement relativement plus difficile lorsqu'ils doivent être formés à partir des habitants de la ville ; les cavaliers étaient donc, en Grèce et à Rome, recrutés dans les classes les plus riches des citoyens, qui avaient les moyens d'entretenir un cheval et le loisir d'apprendre leur spécialité. Les fantassins n'avaient aucune formation et ne pouvaient être recrutés qu'auprès des peuples pastoraux qui vivaient sur des terres ouvertes et rocailleuses et qui avaient conservé l'art de manier la fronde depuis la préhistoire. L'archer avait besoin d'une longue formation professionnelle, d'une grande force physique, de débrouillardise, d'initiative et d'énergie. Les arcs étaient coûteux.

Tant que les Grecs se battaient entre eux, ils pouvaient se contenter de la forme de la phalange, qui leur permettait d'utiliser tous les hommes de l'État pour combattre sans entraînement préalable. Mais l'invasion des Perses, dont l'armée féodale se composait principalement de soldats à cheval et à pied, a déjà contraint les Grecs à se préoccuper des armes de jet – en améliorant les armes légères, qui ne comprenaient jusqu'alors que les éléments les plus pauvres de la population, et en partie des esclaves.

Passage de la milice aux troupes mercenaires. La forme tactique de la phalange, qui présente les exigences les plus simples pour un seul combattant, a favorisé l'établissement en Grèce du système de la milice. La description de la bataille de Marathon (-490) nous renseigne sur la milice grecque, et dès le milieu de la guerre du Péloponnèse (-420), soixante-dix ans plus tard, le guerrier milicien cède la place à un soldat professionnel. Les hoplites sont constitués par la

mobilisation des trois classes les plus aisées des citoyens athéniens, qui doivent entretenir à leurs frais tout l'armement nécessaire. La quatrième classe, la plus pauvre et la plus libre, la *thêta*, est désignée principalement pour servir dans la flotte, mais très souvent utilisée en partie et au service des hoplites, et la *thêta* reçoit l'armement aux frais de l'État. Pour chaque hoplite de l'armée de terre, il y avait un non-combattant – le service des non-combattants était assuré exclusivement par des esclaves. Chaque hoplite devait subvenir à ses besoins et à ceux de son serviteur.

La conscription générale de la milice était relativement rare, mais de petites conscriptions, notamment pour les expéditions outre-mer, avaient lieu chaque année. Afin d'alléger le sort des conscrits, détournés d'un travail paisible pendant de longs mois en mer, un salaire est établi à Athènes, qui atteint 2 drachmes par jour pour un hoplite et son esclave, soit 6 fois le minimum vital. Un tel salaire attire un grand nombre de volontaires, et il est facile d'en trouver. D'autre part, la longue guerre du Péloponnèse, qui a duré 27 ans, a déclassé de nombreux paysans athéniens, dont les jardins et les fermes ont fini brûlés, et eux-mêmes, pendant la période de conscription, ont perdu leurs compétences paysannes et ont acquis une psychologie de soldat. Ainsi, dans la seconde moitié de cette guerre, la physionomie de l'armée athénienne changea complètement – au lieu d'une milice, elle laisse place à une armée de soldats permanents.

En même temps, le caractère de l'armée spartiate change. Brasidas conduit l'armée spartiate très loin, en Thrace, pour s'emparer des colonies athéniennes et les ravager. Son armée peut facilement être isolée et perdre la possibilité de rentrer chez elle. Dans une telle opération, Sparte ne pouvait certainement pas investir les deux mille vies spartiates disponibles ; pas plus d'un quart d'entre elles ne pouvait être risqué dans cette opération. C'est pourquoi les Spartiates, qui se targuaient de n'avoir aucune occupation pacifique, aucun commerce pacifique, ont intégré la partie la plus pauvre de la population – les serfs – dans les rangs de leur armée, les ont entraînés, ont instauré la discipline la plus stricte, leur ont donné de bonnes rations et un certain salaire – et la phalange de Brasidas s'est battue avec une distinction exceptionnelle.

Le passage des Grecs, à la fin du V^e siècle avant J.C., d'une armée de milice à une armée de métier n'est en aucun cas un phénomène accidentel. Le principe de la milice avait sa place lorsque les petits États grecs devaient défendre les intérêts de leur clocher, lorsque les armées combattaient à une distance de 1 à 3 marches de leur voisinage et que les campagnes duraient un petit nombre de semaines, voire de jours. Dans le même temps, la faible diffusion de l'économie monétaire causait la pauvreté du trésor public et ne permettait pas à l'État non seulement de payer de solides salaires aux soldats, mais aussi de les armer aux frais de l'État. Avec le développement de la circulation monétaire et l'augmentation des ressources financières de l'État, il devient possible d'armer et de payer les classes les plus pauvres, pour lesquelles le service militaire est le commerce le plus rentable. Les campagnes et les expéditions sont le résultat de calculs politiques et économiques très complexes de la part des classes dirigeantes. Ces campagnes duraient longtemps – parfois plusieurs années – et obligeaient les soldats qui y participaient à abandonner toutes leurs occupations et intérêts civils, déclassant ainsi ces citoyens. A cette époque, la supériorité décisive du soldat professionnel sur le soldat de milice était clairement reconnue. Si l'expédition syracusaine, qui a marqué le début de la seconde moitié de la guerre du Péloponnèse, est née de la proposition d'Alcibiade, qui connaissait un succès retentissant à Athènes, c'est parce qu'elle a donné du travail à de nombreux citoyens athéniens démobilisés et déjà déclassés. A Syracuse, le soldat athénien se sentait incomparablement plus confiant que le milicien syracusain, et avant la première bataille, le commandant athénien Nikias a rappelé à ses troupes qu'elles constituaient une classe de combattants complètement différente de celle des citoyens de Syracuse appelés à prendre les armes. D'un point de vue quantitatif, les soldats professionnels sont devenus si courants en Grèce que lorsque, après la fin de la guerre du Péloponnèse, le gouverneur de l'Asie mineure Cyrus s'est rebellé contre son frère, le roi perse Artaxerxès, il a pu en peu de temps engager lui-même 13.000 soldats grecs expérimentés. Il s'agit non seulement d'un soldat professionnel, mais aussi d'un officier d'état-major professionnel et d'un chef expérimenté de mercenaires.

L'art militaire des professionnels. Avec le passage à des armées professionnelles, le niveau de l'art militaire a nettement augmenté. On passe de la tactique de la phalange à la tactique des trois armes. Au lieu de s'auto-approvisionner, le ravitaillement de l'armée est organisé par un intendant.

Tout d'abord, il faut noter que l'entraînement spartiate du combattant isolé a été appris par l'ensemble de la masse des soldats professionnels grecs. Les évolutions ont été étudiées sur la base du fait que la petite division administrative, l'*énomotia* (36 hommes), était entraînée à suivre son énomotarque en toutes circonstances. L'infanterie grecque, dont les flancs étaient découverts par la cavalerie, osait attaquer la cavalerie perse, car la garde des flancs était confiée à de petites corniches de 200 hoplites chacune, placées à 40 pas derrière les flancs. Les soldats professionnels, entraînés et soudés, étaient capables de donner à de petites divisions administratives le caractère d'une unité tactique applicable dans des occasions spéciales, opérant au coude à coude avec la masse de la phalange. Les Spartiates, lorsqu'ils étaient légèrement armés, dispersaient contre eux les jeunes âges de la phalange qui, malgré leurs lourdes armures, se précipitaient et dépassaient les peltastes ennemis qui se risquaient à les approcher. Sur un terrain difficile, et ayant contre eux des barbares, incapables d'une attaque rapprochée, les Grecs commencèrent même à fractionner la phalange, comme en témoigne ce qui suit : lors de la retraite de dix mille Grecs, lorsqu'ils rencontrèrent sur le chemin de Trébizonde les montagnards de Colchide (-400), installés sur une position montagneuse, Xénophon déconseilla la construction d'une phalange solide et proposa de se déployer immédiatement en bataillons (*lokhos*). « Il est préférable de construire immédiatement avec des intervalles, car une ligne solide se brisera d'elle-même. Le guerrier, qui doit combattre sur un front solide, perdra sa vigueur en voyant la percée. De plus, si nous nous déplaçons en phalange solide, l'ennemi nous étreindra. Si nous construisons une phalange longue, mais avec un petit nombre de soldats en profondeur, je ne serai pas étonné que notre ligne soit quelque part rompue. Dès que l'ennemi aura fait une percée en un endroit, toute l'armée grecque sera vaincue. C'est pourquoi je propose d'avancer en plusieurs colonnes, chacune en *lokhos*, en laissant entre elle des intervalles tels que les *lokhos* les plus éloignés dépasseront les ailes de l'armée ennemie. Chaque *lokhos* avancera là où la route est la plus commode. Si un *lokhos* a du mal à contenir l'assaut de l'ennemi, le plus proche se précipitera à son secours, et dès qu'un *lokhos* atteindra le sommet de la montagne, l'ennemi ne pourra plus résister ».

Simultanément à cette évolution de la phalange, de grands progrès sont réalisés par les Grecs dans l'entraînement de l'infanterie légère, les peltastes, considérés jusqu'alors comme une relique de la barbarie. Le peltaste, qui ne disposait que d'une armure très réduite, devait se soustraire au combat avec des armes froides sur un pied d'égalité contre l'hoplite ; mais pour utiliser son javelot, qui ne pouvait être lancé à la main que sur une courte distance, il devait laisser l'ennemi s'approcher très près de lui, puis s'enfuir et guetter toutes les occasions d'engager à nouveau sa lance et sa longue épée. Alors que la phalange intériorisait dans ses profondeurs le bon et le mauvais combattant, le mauvais peltaste, sans initiative, sans grande expérience, sans être entre les mains d'un supérieur, ne valait rien. Ce n'est donc qu'au IV^e siècle, après que le type du soldat professionnel ait été établi, que l'infanterie légère commença à se perfectionner. Les auteurs grecs attribuent même au célèbre chef des mercenaires athéniens, Iphikrates, l'invention de ce type de troupes, prétendument nouvelles, les peltastes. En substance, la discipline a dû être considérablement renforcée afin d'utiliser correctement au combat un combattant non seulement en formation rapprochée, mais aussi en formation dispersée.

La tactique d'Epaminondas. Une nouvelle étape importante dans l'art de la guerre a été franchie par Epaminondas. Elle consistait en ce qui suit. Comme l'hoplite portait un bouclier dans sa main gauche, son côté droit était moins bien protégé. Par conséquent, la place la plus dangereuse, mais aussi la plus honorable dans la phalange grecque était celle du flanc droit au premier rang. En conséquence, cette place était attribuée aux personnes les plus fortes et les plus renommées. Ainsi, dans chaque phalange, le flanc droit devenait le plus fort, et très souvent les affrontements entre les deux phalanges se terminaient par la victoire de leur flanc droit sur le gauche de l'ennemi, suivie d'un nouveau réarrangement et d'un nouvel affrontement entre les ailes victorieuses. En avançant, le flanc gauche, ordinairement composé de combattants faibles, se rabattait ; le flanc droit avançait

et souvent à droite, s'étendant plus largement que la phalange ennemie, et les deux phalanges se heurtaient dans cette position oblique, couvrant en même temps le flanc gauche de l'ennemi, qui se trouvait un peu en arrière. Epaminondas, le philosophe qui devait mener la lutte thébaine pour se libérer de l'hégémonie spartiate, y ayant prêté attention, renforça son flanc gauche avec des soldats sélectionnés, épaissit ici la profondeur de la phalange à 50 rangs, et, au lieu d'avancer le flanc droit, le ramena en arrière. La cavalerie, mélangée à des hommes légèrement armés, couvre l'aile gauche d'Epaminondas contre le front spartiate plus long (bataille de Mantinée, -362). Ainsi, alors que la phalange avait toujours frappé en position oblique, Epaminondas mettait une certaine idée dans cet ordre de combat oblique : il renforçait l'aile qui se dirigeait vers le point le plus important du front ennemi, et évitait l'aile la plus faible, retardant ainsi sa collision avec l'ennemi.

L'art du siège. Les chefs professionnels ont ouvert la voie de l'amélioration également en ce qui concerne la lutte contre les points fortifiés. A l'époque de la milice, les Grecs ne savaient utiliser qu'une seule méthode pour attaquer les villes fortifiées : le blocus. Ils entouraient la ville assiégée d'une muraille, parfois double, qui jouait le rôle de ligne de circonvallation et de contrevallation, comme s'ils l'emmuraient, la coupaient de tout ravitaillement terrestre et maritime et attendaient que la faim pousse les citoyens à se rendre. Pendant ce temps, en Sicile, dans la lutte entre Carthage et Syracuse (409-405 avant J.C.), les techniques de siège – creusement, tours de siège, machines à briser les murs, balistes et catapultes – se sont fortement développées, et au IV^e siècle avant J.C., Philippe de Macédoine a emprunté ces techniques à Denis l'Ancien, tyran de Syracuse.

Xénophon et Socrate. La discipline grecque. Parallèlement aux progrès réalisés dans la pratique de l'art militaire, les Grecs faisaient des progrès dans la théorie, que les sophistes commencèrent à enseigner. Le premier écrivain militaire distingué fut Xénophon ; il accorda relativement peu d'attention à l'aspect formel des affaires militaires dans ses écrits historiques et dans son manuel de politique et de tactique, revêtant la forme d'un roman historique (*Cyropédie*) ; mais les questions éternelles de la psychologie militaire furent posées par lui avec une ampleur et une profondeur qui restent jusqu'à ce jour inégalées. Xénophon considérait la science militaire comme un art qui sollicite l'homme tout entier, avec toutes ses facultés. La tactique proprement dite ne représente qu'une petite partie de l'art de la guerre. Le chef militaire est confronté à des exigences considérables, qui ne peuvent satisfaire que les capacités naturelles et l'éducation. Xénophon soulève des questions sur la construction profonde et subtile de la phalange, sur l'interaction des armes de jet et des armes froides, sur la surveillance de l'arrière de l'ordre de combat pendant la bataille par des unités spéciales ou de barrières qui tueraient toute personne essayant de s'échapper du champ de bataille, et même sur l'attribution d'une réserve spéciale de la phalange. L'importance comparative des armes froides et des armes de jet est expliquée par lui sous la forme d'une histoire fantastique sur la façon dont un taxiarque a divisé ses hommes en deux parties, armés l'une de bâton et l'autre de mottes de terre, les a forcés à se battre, et le lendemain a continué la compétition, échangeant leurs armes, puis les a invités à dîner et leur a demandé quelle arme était la meilleure. Tous répondirent à l'unanimité le bâton. Les armes froides sont certainement préférables. Les Grecs, avec Alexandre le Grand, ont conquis l'Orient. Mais avec la conquête de l'Ouest (campagne d'Agathocle contre Carthage en 310-307 avant J.C.), entreprise 13 ans après la mort d'Alexandre le Grand, ils ont échoué et n'ont pas formé d'État mondial. La culture grecque n'a pas donné naissance à une discipline militaire solide. La discipline dans l'armée grecque pendant la période de la milice reposait uniquement sur la notion de devoir civique. Les Grecs n'avaient aucune notion de juridiction militaire spéciale. Le pouvoir disciplinaire dont disposaient les commandants athéniens, selon Aristote, n'était donc pas appliqué. Un milicien délinquant n'est puni qu'après la fin de la guerre, même en cas de délit purement militaire – désertion, évasion, lâcheté, fuite du champ de bataille – et le commandant, de retour à Athènes, doit se plaindre à l'assemblée du peuple. Dans l'armée spartiate, l'habitude d'obéir aux ordres était inculquée dès l'enfance, mais même là, la discipline n'était que relativement bonne. Il était impossible de forcer un soldat grec à effectuer des travaux de fortification, ce qui constitue une bonne mesure de la discipline. Lors de la bataille de Platée, en désaccord avec la tactique du roi

spartiate Pausanias, le chef spartiate Amampharetus, qui lui était subordonné, n'a pas obéi à un ordre de bataille. L'introduction des postes de deux éphores, représentants autorisés de l'assemblée générale des Spartiates, qui jouent le rôle de commissaires auprès du roi commandant l'armée, sape la discipline spartiate au lieu de la renforcer. Lors de la bataille de Mantinée, les deux polémarques n'exécutent pas la manœuvre qui leur est indiquée et, pour leur désobéissance, sont sanctionnés par un bannissement, non pas immédiat, mais après leur retour au pays, par l'autorité civile.

Avec le passage au soldat professionnel, privé du soutien politique que ressentait le citoyen milicien, issu de la classe pauvre subordonnée et dépendant du salaire et des rations qu'il commençait à recevoir de l'intendant, les conditions de la discipline étaient un peu plus favorables. L'esprit démocratique inhérent aux Grecs de l'Antiquité présentait cependant des obstacles insurmontables à l'établissement du pouvoir disciplinaire des chefs. Lorsque Xénophon, lors de la retraite de 10.000 Grecs, eut recours à la bastonnade pour obliger les soldats en retraite à ramasser un camarade blessé abandonné, il dut se justifier devant une assemblée de soldats, malgré sa grande autorité. Alexandre le Grand lui-même, sans le consentement préalable des troupes, ne pouvait mettre à mort un soldat. La pensée grecque, en la personne de Socrate, rendait le supérieur responsable de son manque d'autorité et voyait les racines de la désobéissance dans le fait que les chefs eux-mêmes ne connaissaient pas suffisamment les affaires militaires: il fallait choisir comme stratèges des personnes qui, grâce à leurs connaissances et compétences supérieures, seraient capables de susciter chez leurs subordonnés la même obéissance volontaire qu'un professeur de gymnastique ou qu'un régent de chorale. Le premier devoir du chef est d'inculquer et de souligner à chaque occasion que son seul souci est le bonheur et le bien-être de ses soldats. Xénophon, disciple de Socrate, a construit la discipline sur la confiance du soldat envers son chef, sur la conscience du soldat qu'il ne peut surmonter tous les dangers de la campagne, se procurer gloire et butin, préserver sa vie – que grâce à l'art et aux soins constants du chef. C'est la base de la discipline césariste, qui s'efforce de conquérir le cœur des soldats et de faire de leur commandant une idole. Mais même Alexandre le Grand a dû sérieusement compter avec l'agitation des soldats, qui a mis une limite à son audace stratégique, et chez les petits commandants grecs, la désobéissance des soldats a parfois perturbé les opérations les mieux conçues.

L'esprit démocratique de la Grèce se reflète dans les poèmes d'Euripide, qui déplorent que la gloire d'une opération réussie revienne au chef et non aux troupes qui l'ont exécutée. L'état-major d'Alexandre le Grand lui a rappelé ces vers à plusieurs reprises.

La guerre civile perpétuelle entre les petits cantons grecs a préparé tous les éléments d'une force militaire majeure.

Le père de l'histoire, Hérodote, a remarqué que les Grecs devaient leur succès à repousser l'invasion perse au début du cinquième siècle à la lutte précédente entre Athènes et Égine, qui avait donné l'impulsion à la construction d'une grande flotte. Lorsque le grand désastre qui menaçait toute la Grèce a forcé les Grecs à devenir unanimes, la Grèce a été en mesure de développer des opérations décisives de grande envergure. Le siècle et demi suivant de conflits grecs a encore affaibli la Grèce sur le plan politique, mais a porté l'art de la guerre à un niveau élevé. Les Grecs n'avaient besoin que d'une impulsion extérieure pour établir une certaine discipline et une certaine unification avant de passer d'une défense réussie à une offensive – pour essayer de conquérir le monde, et surtout le riche Orient. Cette impulsion est venue de Macédoine.

La Macédoine était un pays mi-grec, mi-barbare, relativement vaste ; les paysans, parfois éloignés de 3 ou 4 marches, ne pouvaient être convoqués à la capitale pour être entraînés et réunis en une unité tactique. Par conséquent, à l'origine, il ne présentait pas d'intérêt particulier en termes militaires. Il y avait une classe spéciale qui effectuait un service militaire – la noblesse, formant une cavalerie irrégulière, les paysans n'étant appelés que pour un service irrégulier en tant qu'infanterie légère. En général, l'art militaire était presque au même niveau que les nations barbares.

Phalange macédonienne. Philippe II, roi de Macédoine (359-336 avant J.C.), avec de grands desseins politiques, entreprit de former une force armée sérieuse. Epaminondas lui sert de modèle ; cependant, Philippe II n'emprunte pas aveuglément le modèle d'un autre, mais l'applique habilement aux conditions macédoniennes. Il recrute un nombre considérable de mercenaires grecs,

mais veille à ce que le noyau de l'armée soit macédonien. A partir de paysans macédoniens, il crée une phalange macédonienne, quelque peu différente de la phalange dorienne (spartiate). La phalange dorienne était conçue pour le combat au corps à corps. En conséquence, les lances des Grecs étaient relativement courtes – environ deux mètres, de sorte qu'elles pouvaient être maniées d'une seule main, en tenant le bouclier de l'autre, et les rangs de la phalange n'étaient pas trop serrés pour donner à chaque combattant un certain espace pour l'action de ses armes. La phalange dorienne, développée au fil des siècles, était un ensemble complet et élancé, mais nécessitait un développement relativement élevé de ses guerriers.

Philippe, pour ses paysans macédoniens, modifia quelque peu l'aspect de la phalange. Les soldats étaient placés si près les uns des autres qu'il était difficile de se déplacer, et pour un mouvement frontal, il était généralement nécessaire de soulever les rangs au préalable. L'arme principale était une sarissa – une pique qui occupait les deux mains du combattant ; le premier rang conservait ses boucliers et avait donc probablement des piques plus courtes, qui s'allongeaient progressivement jusqu'au cinquième rang, de sorte que les piques des cinq rangs, inclinées vers l'avant, se terminaient sur une seule coupe.

En général, on créait une masse de proximité maximale, opposant à deux combattants ennemis quinze piques des trois premiers rangs de la phalange. L'hoplite macédonien pouvait se contenter d'une armure moins coûteuse. Il ne s'agissait pas d'une amélioration de la phalange dorienne, mais de son adaptation aux conditions locales, représentant peut-être un pas en arrière. La phalange macédonienne n'était plus un instrument de combat au corps à corps, mais un bétail aux poils exceptionnellement denses, qui devait tout repousser sur son passage.

L'infanterie macédonienne lourdement armée a reçu de Philippe le nom honorable de *pezhétaires* (garde royale à pied). Les montagnards de l'armée macédonienne formaient des unités très actives d'infanterie légèrement armée – peltastes, archers, frondeurs. En outre, pour assurer la liaison entre la phalange et la cavalerie, une infanterie sélectionnée spéciale a été organisée – les *hypaspistes*, qui disposaient d'un armement un peu plus léger que celui des hoplites doriens et jouaient le rôle d'infanterie moyenne.

La cavalerie. Le centre de gravité de la réforme réside dans la création de la cavalerie, qui avait joué un rôle important avec Epaminondas. Mais la cavalerie, qui a précédé le type macédonien, ne formait pas d'unités tactiques, ne représentait pas un ensemble solidement uni, discipliné et régulier. L'irrégularité des débuts est beaucoup plus tenace chez les cavaliers que chez les fantassins ; d'une part, la tâche de regrouper une unité équestre régulière est incomparablement plus difficile, un homme à cheval ne se prête pas aussi facilement à l'entraînement qu'un fantassin, son sens de la cohésion est sans doute plus faible ; et d'autre part, un cavalier irrégulier, et sur le champ de bataille et sur le théâtre de guerre, peut s'avérer incomparablement plus utile qu'un fantassin irrégulier. La cavalerie macédonienne était disciplinée, elle formait des escadrons assez cohérents – les *illai*. La majeure partie de la cavalerie macédonienne s'appelait les Compagnons (hétaire) et était composée de soldats héréditaires – la noblesse ; le reste de la cavalerie s'appelait *pikonos* (sarissophore).

La cavalerie macédonienne ne se limitait plus à couvrir le flanc de la phalange d'infanterie et portait parfois elle-même le coup principal. Elle n'était pas mélangée à l'infanterie légèrement armée, comme chez les Thébains, et se trouvait avec elle en ce qui concerne la libre interaction tactique. Lorsque la cavalerie, lors de la bataille du Granique, rencontrait un obstacle local, les fantassins venaient immédiatement à la rescousse pour ouvrir la voie.

L'armée macédonienne, composée de nobles, de paysans et de bergers, représentait des éléments beaucoup plus faciles à discipliner que les contingents urbains des démocraties grecques. Dans ses célèbres *Philippiques*, Démosthène attire l'attention sur les avantages de l'organisation macédonienne : alors que les Spartiates ou d'autres Grecs pouvaient prolonger une campagne de quatre mois au maximum, les Macédoniens combattaient jusqu'à ce qu'ils atteignent leur but, sans être contraints par la période de l'année ; ils ne dévastaient pas les environs des villes fortifiées, comme les autres Grecs, mais assiégeaient et prenaient les villes. L'armée macédonienne représentait une combinaison solide de toutes les branches de l'armée. La politique macédonienne

avait un seul chef, elle n'était pas discutée à haute voix, ses moyens et ses possibilités restaient secrets, alors qu'en Grèce toutes les questions politiques et même les questions stratégiques les plus importantes devaient être soumises à la discussion du peuple. Avec Philippe II, une monarchie militaire est née, capable de poursuivre un objectif de manière systématique et précise.

La lutte entre Démosthène, chef de file de la démocratie grecque, et Philippe II s'achève sur le champ de bataille de Chéronée (338 avant J.C.). L'armée grecque était composée de bons soldats, mais les contingents des différentes cités étaient vaguement réunis en un tout, et il n'y avait pas d'unité de commandement. Tandis qu'Alexandre, le fils de Philippe, menait l'attaque principale contre les Thébains, qui étaient les plus forts en nombre et selon la tradition d'Epaminondas, et que le Bataillon sacré se trouvait dans leurs rangs, Philippe et les Hypaspistes, qui reculaient lentement, occupaient l'attention des Athéniens ; lorsqu'Alexandre perça la ligne des Thébains et se tourna contre les Athéniens, tout fut instantanément terminé. Démosthène dut s'enfuir. L'orateur le plus éloquent du monde a été vaincu par un stratège.

L'impérialisme hellénistique. La démocratie grecque a créé une culture de haut niveau, mais n'a pas pu, par son propre pouvoir, donner à l'hellénisme une envergure mondiale. Le mouvement des Grecs vers l'Orient a commencé plusieurs siècles avant Philippe, mais les Grecs d'Asie et d'Égypte occupaient une position subalterne, étaient des spécialistes, vendaient leur force technique et leurs connaissances et ont ainsi apporté à la civilisation étrangère de l'Orient.

Alexandre le Grand (336-323 avant J.C.) a hérité d'un système cohérent et unifié d'activités militaires et politiques, un programme d'impérialisme hellénique. Cet impérialisme se composait de la force paysanne macédonienne, qui créait et protégeait une autorité et une discipline dont les démocraties grecques étaient incapables, et d'une autorité monarchique, bien que sévèrement limitée par la coutume. Mais le monarque macédonien n'était que le stratège autocratique de la Grèce, c'est-à-dire l'unificateur et le chef de toute l'armée gréco-macédonienne. Les vastes conquêtes réalisées par les forces d'une Macédoine semi-barbare n'auraient pas ouvert une nouvelle page de l'histoire mondiale. La nouvelle étape a été franchie par l'union entre l'autorité macédonienne et la civilisation grecque, annoncée dès Philippe. La tradition faisait remonter la lignée des rois macédoniens au héros grec Hercule, et Philippe choisit le brillant Grec Aristote comme mentor de son héritier. La phalange macédonienne d'Alexandre a porté les conquêtes de la culture grecque, de la pensée grecque, de la littérature grecque, de l'art et de la technologie grecs par la pointe de ses lances jusqu'aux peuples d'Orient.

L'impérialisme hellénistique comportait une autre donnée essentielle. La vie économique des peuples qui habitaient l'espace compris entre la mer Méditerranée et le golfe Arabo-persique avait développé depuis des millénaires des intérêts communs regroupés autour de la liberté du commerce sur la route caravanière de la Phénicie à l'Euphrate, qui représentait l'unique voie d'échange entre l'Orient et l'Occident. Au VII^e siècle avant J.C., des Etats commerçants s'établissent dans cette partie de l'Asie, dont le bien-être est étroitement lié à leurs relations économiques. Au VI^e siècle avant J.C., les Grecs jouent déjà le rôle de passeurs de culture dans le royaume de Lydie et en Égypte, mais l'instauration de la monarchie perse les fait reculer. Sur le sol de l'Orient ancien, préparé par la complexité et la confusion des intérêts, de vastes monarchies ont facilement vu le jour – babylonienne, deux fois assyrienne, néobabylonienne, perse – mais les conquérants avaient à chaque fois trop peu de contenu culturel pour fonder un Etat mondial solide, pour fusionner toutes les parties avec une seule culture. Le royaume assyrien n'a tenu que quelques décennies.

L'obligation de maintenir le commerce de transit entre l'Inde et la Méditerranée était la condition essentielle de tout hégémon dans cette région. La monarchie perse, si elle perdait la côte méditerranéenne, perdait le sens même de son existence. Cette position a essentiellement déterminé la stratégie d'Alexandre.

La situation dans les colonies grecques d'Asie Mineure présentait une autre particularité sur le plan politique. Alors que Philippe et Alexandre établissaient leur hégémonie en Grèce, les démocrates et républicains grecs, opposés à la Macédoine, émigrèrent vers la côte asiatique et les îles qui avaient été cédées à la Perse par la paix d'Antalkidas (387 avant J.C.). Les meilleures

troupes du roi perse étaient formées par les cohortes d'émigrés grecs ; ses chefs les plus habiles étaient les Treki (frères Mentor et Memnon) ; en Grèce même, la politique perse pouvait s'appuyer sur Sparte, encore invaincue par les Macédoniens, et sur les partis démocratiques dans de nombreuses villes. La population côtière de la Grèce en général était plus orientée vers les Perses que vers les Macédoniens, ce qui excluait la possibilité pour Alexandre d'entrer en lutte avec les Perses sur la mer avant la conquête de la Phénicie. Lors du siège de Milet, Alexandre a rassemblé jusqu'à 160 navires, mais a dû démobiliser la majeure partie de la flotte, car, apparemment, l'esprit des marins grecs faisait craindre la trahison.

C'est ainsi que naquirent à la fois l'occasion de la guerre et la première tâche stratégique qu'Alexandre dut résoudre en Asie : la prise ferme des colonies grecques, qui représentaient un nid de frelons d'émigrants, toujours prêts à naviguer à travers l'archipel et à soulever une révolte en Grèce.

La préparation méthodique de sa campagne de 331 avant J.C., l'invasion de la Perse intérieure, et sa tentative de fournir une base économique à ses conquêtes témoignent de la profonde compréhension qu'avait Alexandre des conditions politiques dans lesquelles il devait se battre. En trouvant une route maritime de l'embouchure de l'Indus à l'embouchure de l'Euphrate, il a poursuivi la route des caravanes à travers l'Asie intérieure et, aux deux extrémités de cette artère commerciale la plus importante du monde antique, il a construit deux villes – Alexandrie – auxquelles il attachait la plus grande importance : Alexandrie en Égypte, près de l'embouchure du Nil, et Alexandrie en Inde, sur l'Indus. La conquête de l'Orient par Alexandre le Grand a eu les mêmes conséquences économiques pour le monde antique que la découverte de l'Amérique pour la nouvelle Europe.

Créer une base générale. En évaluant l'art stratégique d'Alexandre le Grand, nous devons nous rappeler la domination de la flotte perse, qui a réussi, à l'arrière d'Alexandre, à s'emparer des îles grecques de Ténédos, Chios, Lesbos et d'autres, déclenchant une révolte à Sparte. La campagne vers l'Asie est précédée par des préoccupations méthodiques concernant la Macédoine et la Grèce, qui constituent la base générale de la campagne envisagée. Grâce à une campagne courte et vigoureuse jusqu'au Danube, Alexandre sécurise la Macédoine par le nord. Alexandre s'occupa ensuite de Thèbes, qui avait levé les armes contre lui après la mort de Philippe. Alexandre montra immédiatement que, des mains fermes de son père, le pouvoir était passé aux mains encore plus fermes de son fils. Thèbes fut détruite et rasée ; les habitants furent souvent massacrés, et en partie vendus comme esclaves. Cette méthode, Alexandre l'appliqua pendant toutes ses campagnes : d'une douceur inhabituelle pour ceux qui exprimaient leur soumission, rétablissant partout l'autonomie et le culte religieux local, Alexandre fut pour ses amis un libérateur du joug étranger, mais resta impitoyable envers ceux qui résistaient. La destruction des villes ou l'extermination des habitants et la colonisation de la ville par d'autres éléments étaient ses méthodes habituelles.

Pour assurer la sécurité interne de sa base commune et la défendre contre un débarquement perse, Alexandre place plus d'un quart de ses forces, soit 13.000 soldats fiables, sous le commandement d'Antipater.

Les effectifs de l'armée. Avec une armée d'environ 35.000 soldats aguerris, Alexandre pénètre sur le territoire de l'Asie après avoir traversé les Dardanelles. Cette campagne ne peut être décrite comme la victoire d'une poignée de braves sur des millions d'hommes. Au contraire, l'armée d'Alexandre était la plus nombreuse et la mieux organisée que l'histoire ancienne ait jamais connue. L'historien moderne n'accorde pas la moindre crédibilité aux calculs des historiens de l'Antiquité, qui chiffrent les armées des despotismes orientaux à des centaines de milliers voire des millions d'hommes, et réduit la force des hordes de Xerxès, avec lesquelles il a envahi la Grèce, à trois dizaines de milliers d'hommes, alors qu'Hérodote parle de cinq millions d'hommes. Une armée nombreuse n'est pas du tout un outil des civilisations primitives et témoigne avant tout d'un haut niveau d'organisation : une armée nombreuse nécessite un système d'approvisionnement bien organisé, la circulation de l'argent, des entrepôts importants, de bonnes routes. En particulier, l'armée perse, composée principalement de cavalerie féodale, qui disposait d'une infanterie relativement faible, ne pouvait être nombreuse, car la cavalerie, ne développant pas d'opérations

dans le style des raids de Tamerlan, peut difficilement concentrer en un point pour quelques jours plus de 10 à 15.000 chevaux, déjà en raison de l'impossibilité de nourrir une telle masse de chevaux. La manœuvre de l'armée perse avant la bataille d'Issus, lorsque, ayant franchi la chaîne de montagnes par un col, elle se présenta presque instantanément à l'arrière d'Alexandre le Grand, nous montre aussi que nous n'avons pas affaire à une masse de 600.000 hommes, dont parlent Arrien et Diodore, mais à une masse vingt fois moindre. L'adversaire d'Alexandre, Darius, était un homme suffisamment compétent pour comprendre que sur le champ de bataille, des foules mal armées lui seraient un obstacle, et non une aide, et il essaya d'organiser la résistance, en faisant non pas attention à la quantité, mais à la qualité. Darius ne lésine pas sur les moyens pour engager les meilleurs soldats grecs immigrés, améliore l'armement et l'entraînement du combattant perse, organise l'entrée en masse dans la bataille de chars munis de faucilles.

Perses et Parthes. Après 300 ans, les successeurs des Perses, leurs descendants, qui ont goûté à la civilisation hellénistique, les Parthes, ont résisté avec succès aux armées romaines, renforcées par une discipline incomparablement plus forte et ayant à leur tête des chefs exceptionnels tels que Crassus (en 53 avant J.C., 47.000 Romains) et Antoine (en 37 avant J.C., 80 à 90.000). Des sept légions de Crassus, seules deux survécurent et son expédition porte le sceau de la mort ; Antoine ne parvint pas non plus à prendre la ville assiégée de Phraaspa, malgré l'endurance des Romains et l'énergie du chef, qui n'eut de cesse de décimer deux cohortes pour n'avoir pas réussi à repousser une sortie parthe qui avait réussi à endommager les machines de siège ; Antoine dut battre en retraite avec de lourdes pertes. Pourquoi les Parthes ont-ils remporté un tel succès dans une petite guerre, qui a complètement coupé les Romains de l'approvisionnement par l'arrière ; pourquoi les Romains sont-ils si effrayés par la « flèche parthe » et racontent-ils des histoires sur des parcs entiers de chameaux avec des flèches qui ont alimenté la bataille parthe – alors que les Perses, qui sont également des cavaliers et des archers naturels, n'ont pas essayé de se tourner vers cette stratégie et tactique scythe, mais ont essayé à trois reprises d'arrêter le mouvement de l'armée macédonienne avec de grandes batailles sur le terrain ?

Pour éviter la bataille en rase campagne, pour ouvrir le pays à l'invasion de l'ennemi, pour se limiter à la défense des « points forts et à des actions sur les communications de l'ennemi, l'État doit posséder une grande cohésion interne et une résistance morale considérable. Tels étaient les Parthes au premier siècle avant J.C., les Romains lors de la deuxième guerre punique, et en partie les Russes en 1812 – mais tels n'étaient pas le cas des Perses qui affrontèrent les Macédoniens. La monarchie ne tenait que difficilement debout et l'autorité royale fut sapée par une révolution de palais qui mit sur le trône Darius, membre d'une branche cadette de la dynastie perse achéménide. Lorsque Darius est vaincu à Gaugamela et ne peut plus s'opposer à Alexandre le Grand sur le terrain, Babylone, Suse, Persépolis et Ecbatana ouvrent volontairement leurs portes à Alexandre. La faiblesse interne de la monarchie perse l'oblige à chercher son sort dans une bataille décisive pour laquelle l'armée perse, malgré les efforts de Darius, n'est pas suffisamment adaptée. Les conditions politiques ont permis à Alexandre d'exclure de ses calculs la possibilité d'échapper à une bataille décisive en s'enfonçant au cœur de la monarchie perse.

La stratégie d'Alexandre le Grand. Entré en Asie Mineure au printemps 334 avant J.C., il bat en mai de la même année, au passage du fleuve Granique, une petite armée de Memnon composée de mercenaires grecs et d'une cavalerie perse sélectionnée. Pendant un an et demi, Alexandre jouit d'une grande liberté d'action : les Perses, dont les troupes ont été rassemblées à la hâte, ne risquent pas de l'affronter sur le terrain.

Cette période est mise à profit par Alexandre pour élargir sa base. Il s'empare sans combat de Sardes et de Milet et, après un siège opiniâtre, d'Halicarnasse, défendue par Memnon ; ce dernier, avec le reste de la garnison, après une sortie infructueuse, s'embarque sur des navires et prend la mer. Éphèse et toute la côte méditerranéenne de l'Asie Mineure passèrent entre ses mains ; mais la mer était encore dominée par les Perses et, pour parvenir à l'effondrement de leur puissance navale, Alexandre le Grand développa son offensive plus au sud, le long de la côte, contre la Phénicie, qui représentait la base de la puissance navale de la Perse.

En novembre de la deuxième année de guerre, Darius sort pour parer un coup porté à la Phénicie et prend position vers le sud entre la mer et une chaîne de montagnes, au-delà d'une petite rivière, près d'Issos. Alexandre se retrouve coupé de la Grèce et doit faire demi-tour et combattre à front renversé. Mais la victoire tactique est du côté d'Alexandre. Darius, vaincu, n'ose plus se montrer dans les provinces côtières et attend, avec une nouvelle armée, au coeur de la monarchie, en Mésopotamie, l'apparition d'Alexandre. Mais ce dernier, après une brève poursuite, qui donna de grands résultats puisque les Perses durent battre en retraite le long d'une route de montagne difficile, poursuivit la mise en œuvre systématique de son plan : après un siège de sept mois, en juillet 332 avant J.C., il s'empara du principal port phénicien – Tyr – et, après un siège de deux mois, il prit Gaza d'assaut. La suprématie d'Alexandre sur la mer et l'arrière était ainsi assurée ; mais pour compléter l'organisation des bases sur la Méditerranée en vue d'opérations ultérieures, Alexandre fit un voyage militaire en Egypte, la libéra du joug perse, visita dans l'oasis de Siwa le sanctuaire d'Amon-Râ, où les prêtres le reconnurent comme le fils d'Amon-Râ, ce qui donna à Alexandre les droits et l'autorité d'un Pharaon, et au printemps 331 avant J.C. marcha de Memphis vers la Mésopotamie. Alexandre répondit aux tentatives de négociation de Darius : « La Terre ne peut tolérer deux soleils, ni l'Asie deux rois ». Après avoir traversé l'Euphrate et le Tigre, dans la plaine de Gaugamèles, choisie par Darius pour la bataille afin que ses chars puissent attaquer commodément, une bataille décisive a lieu à l'automne 331 avant J.C., à l'issue de laquelle les villes et les provinces les plus importantes commencent à passer au pouvoir d'Alexandre sans combat.

La tactique. Le déroulement tactique des batailles ne peut être retracé qu'avec difficulté, car les sources contiennent trop de fables. Partout, l'élément décisif était la cavalerie de l'aile droite macédonienne sous le commandement personnel d'Alexandre. Au fleuve Granique, tout le problème revenait à aider la cavalerie à escalader la rive escarpée du fleuve, d'où les archers perses frappaient, et les peltastes macédoniens ont renfloué la cavalerie à temps. A Issos, la phalange macédonienne du centre s'est disloquée en traversant une rivière à moitié asséchée aux rives abruptes, et les mercenaires grecs se sont engouffrés dans la brèche formée au centre et ont mis la phalange macédonienne dans une position difficile. La cavalerie macédonienne de l'aile gauche fut renversée par la cavalerie perse, mais continua à la fixer ; la cavalerie de l'aile droite avec Alexandre, ayant remporté un succès complet, se précipita au secours du centre et remporta une victoire complète. A Gaugamèles, où Alexandre disposait des forces les moins importantes – 40.000 hommes dont 7000 cavaliers, il ne chercha pas à étendre l'énorme masse de son infanterie sur un front plus large, ce qui aurait entravé le mouvement de la phalange, et forma une phalange particulièrement profonde et derrière chaque flanc de celle-ci plaça de l'infanterie, de sorte que l'ensemble ressemblait à la lettre P. Les Perses, depuis l'avant, dirigent l'attaque d'une masse de chars de guerre et couvrent les flancs de la phalange tandis que les ailes de cavalerie combattent avec des succès divers. Mais la masse de chars légèrement armés, qui couvrait le front de la phalange, réussit à embrocher de nombreux conducteurs de chars avant qu'ils n'aient atteint la phalange, certains chars firent demi-tour, et d'autres se glissèrent dans les intervalles de la phalange déployée devant eux, comme les troupes avaient été entraînées à l'avance à le faire. Après s'être remise de l'attaque des chars, la phalange passa à l'offensive, repoussant les tentatives de couverture ; bien que la phalange se soit brisée en deux au cours de la bataille et que la cavalerie ennemie ait pénétré dans l'intervalle, l'avancée de la phalange provoque la panique de l'armée perse, qui s'enfuit.

Parmi les autres campagnes d'Alexandre, la plus remarquable fut celle de l'Inde, où il traversa avec son armée l'Hindou Kouch par un col situé à environ 14.000 pieds d'altitude et attaqua le roi indien Pôrôs sur la rivière de l'Hydaspe [actuelle Jhelum], au cours de l'été 326 avant J.C.

Alexandre dispose de 6000 fantassins et de 5000 cavaliers. Pôrôs était un peu plus fort en infanterie, mais plus faible en cavalerie, et disposait en outre d'une centaine d'éléphants de guerre. Les éléphants formaient le centre ; derrière se tenait l'infanterie indienne, qui avait clairement le caractère de troupes auxiliaires ; la cavalerie – sur les ailes. Au début de la bataille, la cavalerie

macédonienne remporta des succès, mais face à une partie des éléphants, elle prit la fuite. Cependant, les Macédoniens étaient déjà depuis plus d'un an en Inde, et ils avaient eu le temps d'habituer les chevaux à la vue et au rugissement des éléphants. Pôros fit alors passer les éléphants en phalange. La bataille la plus dure pour les Macédoniens a eu lieu – beaucoup d'infanterie a été piétinée. Mais, en fin de compte, il a été possible d'abattre à coups de flèches et de lances certains des meneurs et de combattre les éléphants à un point tel qu'ils se sont retournés ou ont refusé d'avancer. Dès que l'attaque des éléphants fut repoussée, la bataille était gagnée pour les Macédoniens. L'armée macédonienne compte environ 1000 morts et plusieurs milliers de blessés. Les éléphants firent une telle impression sur les généraux macédoniens qu'à partir de cette époque, ils commencèrent à être utilisés dans toutes les armées où l'art militaire des Hellènes prévalait (chez les Diadoques, chez Pyrrhus, chez les Carthaginois). Les éléphants, en l'espace de trois cents ans, jouent un rôle assez important sur les champs de bataille, apparaissant en masses dépassant parfois largement la centaine. Ils étaient les plus efficaces contre la cavalerie ; ils étaient plus avantageusement attaqués par l'infanterie légèrement armée. Après les guerres civiles de Jules César, ces « chars » de l'Antiquité disparaissent complètement de l'usage militaire.

La gestion de la bataille. Alexandre le Grand donnait tous les ordres avant la bataille. Alexandre lui-même, à la tête de la cavalerie, donnait l'exemple en entrant personnellement dans la bataille avec la lance et l'épée et, lors de l'assaut des villes fortifiées, en escaladant le mur. Au cours des batailles, Alexandre a été blessé à plusieurs reprises et s'est retrouvé dans une position dangereuse.

Cent ans plus tard, l'art de la guerre était devenu si complexe que le général devait garder le contrôle de la bataille et renoncer à participer personnellement au combat au corps à corps. Le stratège-conquérant du monde et le chevalier le plus courageux de son armée dans l'histoire du monde ne sont réunis qu'en la personne d'Alexandre le Grand.

Diadoque et Péripatéticiens. Alexandre le Grand était à peine enterré que la monarchie mondiale qu'il avait fondée se retrouva divisée entre ses généraux. L'ère des Diadoques était arrivée. Les grandes campagnes impérialistes d'Alexandre le Grand ont fait place à une lutte intestine entre les Diadoques, qui avait un caractère purement dynastique. Dans cette lutte, les Diadoques s'appuyaient exclusivement sur des armées de mercenaires professionnels ; l'entraînement des troupes et la technique de la guerre ont fait quelques progrès ; cependant, cette lutte a troqué l'hellénisme contre de la petite monnaie, et nous devons le développement ultérieur de l'art de la guerre à une autre nation – les Romains.

A l'époque des Diadoques, la théorie militaire se détache de la vie et est représentée par l'école des Péripatéticiens, qui voient la seule raison des victoires d'Alexandre le Grand dans les leçons qu'il a apprises d'Aristote. Eux-mêmes sophistes de l'école d'Aristote, les Péripatéticiens, oubliant totalement l'importance des forces morales, réduisirent tout l'art de la guerre à la géométrie des ordres militaires.